

ESPAGNOL

ÉPREUVE COMMUNE : ORAL

COMPTE RENDU DE DOCUMENTS

Pedro Cordoba, Manuelle Péloille

Coefficient : 2, **Durée de préparation** : 1 heure

Durée de passage devant le jury : 30 minutes dont 20 à 25 d'exposé et 10 à 5 de questions

Type de sujets donnés : texte ou document

Modalités de tirage du sujet : tirage au sort d'un sujet (pas de choix)

Liste des ouvrages généraux autorisés : aucun

Liste des ouvrages spécifiques autorisés : aucun

Quatre candidats étaient cette année présents à l'oral. Exactement le même nombre qu'en 2004 avec cependant une moyenne bien plus haute (13,75 contre 9,75). Comme, en outre, ces quatre admissibles ont tous intégré, le résultat final est remarquable. Le jury ne peut que s'en féliciter tout en regrettant qu'il n'y ait pas eu cette année d'optionnaires. Nous constatons aussi, avec un peu d'étonnement et de contrariété, que la hausse spectaculaire du nombre de candidats ayant composé dans notre discipline à l'écrit (37 contre 18 l'an dernier) ne s'est pas traduite par une progression analogue dans le nombre d'admissibles. Nous avons donc vu à l'oral d'excellents khâgneux, bons partout, ce qui nous laisse une impression très positive de l'épreuve mais ce qui implique aussi qu'il y a une forte disparité entre une tête du concours, où l'on trouve désormais des hispanistes, et une masse plus importante de khâgneux où notre discipline continue de faire un peu pâle figure.

Les notes suivantes ont été obtenues : un 19, un 14, un 13 et un 9.

La bonne qualité d'ensemble de l'épreuve orale ne nous permet pas de faire ici un long rapport, essentiellement fondé sur les erreurs à ne pas commettre ou les défauts à éviter. Au vu du résultat, on ne s'en plaindra pas... Nous voulons d'abord adresser nos félicitations au candidat qui nous a proposé un commentaire de texte très brillant, techniquement parfait et exposé avec beaucoup de conviction dans une langue sans défaut. Les deux candidates qui ont obtenu des notes très voisines (un 13 et un 14) avaient en commun de s'exprimer avec une même aisance mais dans une langue un peu trébuchante (petites incorrections, déplacements d'accent tonique, confusions entre voyelles). Elles ont surtout su, l'une comme l'autre, très bien utiliser la reprise pour compléter leur analyse ou rectifier leurs erreurs. L'une d'elles était tombée sur un passage de *Don Segundo Sombra*. Le jury est parfaitement conscient qu'on ne peut pas tout connaître. Il ne lui aurait donc pas tenu rigueur d'avoir situé le récit en Espagne. Mais il a voulu la récompenser de son sang-froid quand, lors de la reprise, il lui a discrètement signalé quelques indices (au demeurant assez peu nombreux dans le texte) lui permettant de se reprendre sur ce point. Au lieu de se démonter – ce qui est malheureusement fréquent en ces circonstances – elle a immédiatement compris sa méprise et su utiliser cette donnée nouvelle pour modifier sa perspective sur le passage commenté. Les futurs candidats sont donc invités, à partir de ces exemples positifs, à ne pas négliger ces quelques minutes de reprise : elles

permettent non seulement de rectifier une erreur éventuelle ou d'explicitier des aspects du texte qui n'ont été qu'ébauchés dans une première approche mais aussi d'affirmer des qualités intellectuelles et personnelles qui ont pu ne pas être suffisamment perceptibles lors de l'exposé. Au lieu de se murer dans un sentiment de méfiance, il convient donc de montrer au jury ses capacités de réflexion, sa disponibilité d'esprit et son souci d'écoute et de dialogue. C'est une reprise plus terne qui a empêché la dernière candidate d'avoir la moyenne, d'autant plus qu'elle s'était obstinée, lors de son exposé, à commenter à plusieurs reprises un discours de García Márquez (qu'elle connaissait apparemment fort bien) à propos d'un texte de Vargas Llosa qui se suffisait à lui-même. C'est le seul aspect un peu négatif de cet oral et les futurs candidats doivent aussi tirer parti : vouloir à tout prix « caser un topo », qui devient en fait un hors-sujet, au lieu de se concentrer sur le texte ou le document à commenter entraîne une perte de temps, oblige à passer trop vite sur certains points importants et constitue, en tout état de cause, une démarche techniquement condamnable. Mais comme cette note, malgré tout fort honorable dans un concours de ce type, n'a pas empêché cette candidate d'intégrer, nous la féliciterons elle aussi et espérons que l'année prochaines les admissibles seront un peu plus nombreux et... aussi bons.

Sujets

¿Mi casa? ¿Mis tías? ¿Mi protector don Fabio Cáceres? Por centésima vez aquellas preguntas se formulaban en mí, con grande interrogante ansioso, y por centésima vez reconstruí mi breve vida como única contestación posible, sabiendo que nada ganaría con ello; pero era una obsesión tenaz.

¿Seis, siete, ocho años? ¿Qué edad tenía a lo justo cuando me separaron de la que siempre llamé "mama", para traerme al encierro del pueblo, so pretexto de que debía ir el colegio? Sólo sé que lloré mucho la primera semana; aunque me rodearon de cariño dos mujeres desconocidas y un hombre de quien conservaba un vago recuerdo. Las mujeres me trataban de "m'hijito" y dijeron que debía yo llamarlas Tía Asunción y Tía Mercedes. El hombre no exigió de mí trato alguno, pero su bondad me parecía de mejor augurio.

Fui al colegio. Había ya aprendido a tragar mis lágrimas y a no creer en palabras zalameras. Mis tías pronto se aburrieron del juguete y regañaban el día entero, poniéndose de acuerdo sólo para decirme que estaba sucio, que era un atorrante, y echarme la culpa de cuanto desperfecto sucedía en la casa.

Don Fabio Cáceres vino a buscarme una vez, preguntándome si quería pasear con él por su estancia. Conocí la casa pomposa como no había ninguna en el pueblo, que me impuso un respeto silencioso a semejanza de la iglesia, a la cual solían llevarme mis tías sentándome entre ellas para soplarme el rosario y vigilar mis actitudes, haciéndose de cada reto un mérito ante Dios.

Don Fabio me mostró el gallinero, me dio una torta, me regaló un durazno y me sacó por el campo en "sulky" para mirar las vacas y las yeguas.

De vuelta al pueblo conservé un luminoso recuerdo de aquel paseo y lloré, porque vi el puesto en que me había criado y la figura de "mama", siempre ocupada en algún trabajo, mientras yo rondaba la cocina o pataleaba en un charco.

Dos o tres veces más vino Don Fabio a buscarme y así concluyó el primer año.

Ya mis tías no hacían caso de mí sino para llevarme a misa los domingos y hacerme rezar de noche el rosario.

En ambos casos me encontraba en la situación de un preso entre dos vigilantes, cuyas advertencias poco a poco fueron reduciéndose a un simple coscorrón.

Durante tres años fui al colegio. No recuerdo qué causa motivó mi libertad. Un día pretendieron mis tías que no valía la pena seguir mi instrucción y comenzaron a encargarme mil comisiones que me hacían vivir continuamente en la calle.

En el Almacén, en la Tienda, el Correo, me trataron con afecto. Conocí gente que toda me sonreía, sin nada exigir de mí. Lo que llevaba yo escondido de alegría y de sentimientos cordiales se libertó de su consuetudinario calabozo, y mi verdadera naturaleza se expandió libre, borbotante, vívida.

La calle fue mi paraíso, la casa mi tortura; todo cuanto comencé a ganar en simpatía afuera, lo convertí en odio para mis tías. Me hice ladino¹. Ya no tenía vergüenza de entrar en el hotel a conversar con los copetudos, que se reunían a la mañana y a la tarde para una partida de tute o de truco. Me hice familiar de la peluquería, donde se oyen las noticias de más actualidad, y llegué pronto a conocer a las personas como a las cosas. No había requiebro ni guasada que no hallara un lugar en mi cabeza, de modo que fui una especie de archivo que los mayores se entretenían en revolver con algún puyazo², para oírme largar el brulote³.

Ricardo GÜIRALDES, *Don Segundo Sombra* (1927)

¹ « Astuto y taimado » (Moliner)

² Golpe dado con el puyo, especie de vara rematada con una punta, para picar las reses.

³ Palabrota. Aquí, se refiere a las noticias o dichos más agudos.

Guatemala. 17 de junio de 1954

La Máquina de Decidir, pieza por pieza

DWIGHT EISENHOWER: Presidente de los Estados Unidos. Derribó el gobierno de Mohammed Mossadegh, en Irán, porque había nacionalizado el petróleo. Ha dado orden de derribar también el gobierno de Jacobo Árbenz, en Guatemala.

SAM ZEMURRAY: Principal accionista de la United Fruit. Todas sus inquietudes se convierten automáticamente en declaraciones del gobierno de los Estados Unidos y en rifles, morteros, ametralladoras y aviones de la CIA.

JOHN FOSTER DULLES: Secretario de Estado de los Estados Unidos. Fue abogado de la United Fruit.

ALLEN DULLES: Director de la CIA. Hermano de John Foster Dulles. Como él, ha prestado servicios jurídicos a la United Fruit. Juntos organizan la Operación Guatemala.

JOHN MOORS CABOT: Secretario de Estado para Asuntos Interamericanos. Hermano de Thomas Cabot, que fue presidente de la United Fruit.

BEDELL SMITH: Subsecretario de Estado. Sirve de enlace en la Operación Guatemala. Futuro miembro del directorio de la United Fruit.

HENRY CABOT LODGE: Senador. Representante de los Estados Unidos ante las Naciones Unidas. Accionista de la United Fruit. En varias ocasiones ha recibido dinero de esta empresa a cambio de discursos en el Senado.

ANNE WHITMAN: Secretaria personal del presidente Eisenhower. Casada con el jefe de Relaciones Públicas de la United Fruit.

SPRUILLE BRADEN: Fue embajador de los Estados Unidos en varios países latinoamericanos. Cobra sueldo de la United Fruit desde 1948. Exhorta a Eisenhower, con gran eco de prensa, a suprimir por la fuerza el comunismo de Guatemala.

ROBERT HILL: Embajador de los Estados Unidos en Costa Rica. Colabora con la Operación Guatemala. Futuro miembro del directorio de la United Fruit.

JOHN PEURIFOY: Embajador de los Estados Unidos en Guatemala. Llamado el carnicero de Grecia por su anterior gestión diplomática en Atenas. No habla una palabra en lengua castellana. Se formó políticamente en el Senado, en Washington, donde trabajó de ascensorista.

Boston : La Máquina de Mentir, pieza por pieza

EL MOTOR: Se convierte al verdugo en víctima y a la víctima en verdugo. Quienes preparan la invasión de Guatemala desde Honduras, atribuyen a Guatemala la intención de invadir Honduras y toda América Central. A la vista están los tentáculos del Kremlin, denuncia John Moors Cabot desde la Casa Blanca. El embajador Peurifoy advierte en Guatemala: No podemos permitir que se establezca una república soviética desde Texas hasta el Canal de Panamá. La piedra del escándalo es un cargamento de armas embarcado desde Checoslovaquia. Los Estados Unidos han prohibido la venta de armas a Guatemala.

ENGRANAJE 1: Se bombardea a la opinión pública mundial con noticias y artículos, declaraciones, panfletos, fotografías, películas y tiras cómicas sobre las atrocidades comunistas en Guatemala. Este material pedagógico, que jamás confiesa su origen, proviene de las oficinas de la United Fruit en Boston o de las oficinas del gobierno en Washington.

ENGRANAJE 2: El arzobispo de Guatemala, Mariano Rossell Arellano, exhorta a la población a sublevarse contra el comunismo enemigo de Dios y de la Patria. Treinta aviones de la CIA riegan su pastoral por todo el país. El arzobispo hace llegar a la capital la imagen popular del Cristo de Esquipulas, que será nombrado Capitán General de la Cruzada Libertadora.

ENGRANAJE 3: En la Conferencia Panamericana, John Foster Dulles golpea la mesa con el puño y arranca la bendición de la OEA a la proyectada invasión. En las Naciones Unidas, Henry Cabot Lodge bloquea las demandas de auxilio de Jacobo Árbenz. La diplomacia norteamericana se moviliza en todo el mundo. Se obtiene la complicidad de Inglaterra y Francia a cambio de un compromiso de silencio de los Estados Unidos sobre los delicados asuntos del Canal de Suez, Chipre e Indochina.

ENGRANAJE 4: Los dictadores de Nicaragua, Honduras, Venezuela y República Dominicana no sólo brindan campos de entrenamiento, emisoras de radio y aeropuertos a la Operación Guatemala. También aportan lo suyo a la campaña de propaganda. Somoza reúne a la prensa internacional en Managua y muestra unas cuantas pistolas que llevan grabado el sello de la hoz y el martillo. Dice que provienen de un submarino ruso y que han sido interceptadas camino de Guatemala.

Extracto de Mario VARGAS LLOSA, *La fiesta del chivo*, (2000)
Edition Madrid, Alfaguara, 2001, capítulo XI, p.224-226, desde « Todos celebraron la salida del Generalísimo » hasta « peleará hasta el último dominicano ».